Document generated on 07/13/2025 4:11 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

La mythologie des Cantons

William S. Messier, *Townships*, Montréal, Marchand de feuilles, 2009, 112 p.

David Clerson

Number 104, Winter 2010

URI: https://id.erudit.org/iderudit/61326ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Clerson, D. (2010). Review of [La mythologie des Cantons / William S. Messier, *Townships*, Montréal, Marchand de feuilles, 2009, 112 p.] *XYZ. La revue de la nouvelle*, (104), 84–86.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2010

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

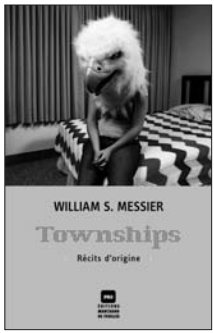
https://www.erudit.org/en/

de ce recueil une atmosphère doucereuse, roucoulante, sentimentale, contaminée par toutes sortes de défauts formels.

David Dorais

La mythologie des Cantons

William S. Messier, *Townships*, Montréal, Marchand de feuilles, 2009, 112 p.



Townships, le premier livre d'un jeune auteur originaire de Cowansville, comporte l'essentiel des qualités dont Victor-Lévy Beaulieu, dans sa « lecture des nouveaux romanciers québécois[1] », disait regretter l'absence chez la plupart des nouveaux écrivains d'ici. Si William S. Messier n'y parle certes pas du Québec dans toute son immensité, il place les Cantons-de-l'Est au centre de ses textes, mais aussi du monde, en donnant à cette région, à laquelle peu d'œuvres, à ma connaissance, ont accordé une telle importance dans la littérature québécoise (elle n'a ni le grandiose du fleuve Saint-Laurent ou des forêts du Nord ni l'attrait particulier des grandes villes), des attributs mythiques à partir d'une poésie de cour à *scrap*, de cantine de bord de route et de partie de balle molle. Le tout dans une langue colorée, tissée d'expressions locales, qui emprunte beaucoup à l'oralité, et que l'auteur met au profit d'un formidable sens de la description où règnent la précision des termes et l'intelligence comique des jeux analogiques : « Elle avait de gros cernes gris sous les yeux, qui s'agençaient avec ceux qu'il y avait sous ses seins ; comme de la poussière ou de la cendre. En fait, tout son corps ressemblait à un modèle géant de son visage. » (p. 86) Bref, rien à voir avec ces jeunes auteurs dont Victor-Lévy Beaulieu disait regretter la langue prévisible et l'enfermement dans la

1. Victor-Lévy Beaulieu, « Une lecture des nouveaux romanciers québécois », *La Presse*, 11 février 2004, réédité dans Victor-Lévy Beaulieu, *La reine-nègre et autres textes vaguement polémiques*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2010, p. 205-210.

montréalité (à tort ou à raison, je l'ignore : pour la plupart, je ne les ai pas lus).

En qualifiant ses textes de « récits d'origine » plutôt que de « nouvelles », Messier annonce déjà leur caractère mythique, fondateur. Ils se déroulent certes dans les Cantons-de-l'Est d'aujourd'hui (ou du moins des vingt ou trente dernières années), mais des Cantons-de-l'Est plus grands que nature, qui semblent presque pouvoir se passer du monde, où des sœurs siamoises servent des frites dans des cantines, où rôdent des fantômes de *bluesman* et où la mort de Gerry Boulet a presque une portée tragique. Et leur plus grande réussite est peut-être de toucher le mythologique en passant par l'anecdotique, de creuser jusqu'aux racines d'un coin de pays, de faire ressentir sa réalité particulière, en passant constamment par le petit vécu quotidien des gens de Pigeon Hill, de Cowansville ou de Sainte-Cécile-de-Milton, par des tragédies de dépanneurs, de fêtes foraines ou de stations-service.

Cette singularité des Cantons-de-l'Est se manifeste aussi, chez Messier, dans le rapport particulier de la région aux États-Unis. *Townships* s'inscrit effectivement dans une tradition narrative très américaine où règne l'oralité, influence qui prend tout son sens dans sa fiction du territoire, les Cantons-de-l'Est étant indissociables de la proche frontière des États-Unis, omniprésente dans ce recueil, et fort poreuse, laissant passer des ondes radio porteuses de rythmes rock des années cinquante et soixante, des camionneurs, des *bluesmans* errants… toute une culture américaine qui prend toutefois ici la saveur particulière des Cantons-de-l'Est, région que Messier ne représente jamais comme le frère faible de son puissant voisin, mais comme un univers en soi, fort de son propre imaginaire.

Ce sont aussi des textes où l'auteur passe son temps à nommer — les lieux, les gens, les marques de voiture, de friandises, de bières —, où les choses sont définies, où le décor est tracé avec précision, mais en même temps des textes à la structure narrative souvent désarçonnante, qui n'ont rien de

la nouvelle à chute, mais qui empruntent des voies inattendues amenant le lecteur où il ne pensait pas aller, et l'amenant souvent dans une sorte de nulle part narratif — ces récits étant en quelque sorte des antirécits, des ébauches d'histoire, ou des histoires sabotées. Des récits ratés, donc ? Mal conçus ? Non, des récits qui s'inscrivent *a priori* dans une tradition narrative plutôt classique — un lieu, des personnages, une situation, une intrigue —, mais qui ne racontent pas comme on attendrait qu'ils racontent, qui déboussolent le lecteur, sans pourtant le perdre tout à fait, pour le retrouver en chemin.

Mais est-il à propos, dans une revue « de la nouvelle », de parler de pareils textes ? Je crois que oui, ces brèves proses narratives pouvant légitimement être qualifiées de nouvelles, tout en étant fortement interreliées et ne formant à terme qu'un seul et même récit : celui des Cantons-de-l'Est, que la lecture de *Townships* donne le goût d'aller découvrir ou redécouvrir, à cheval sur sa bicyclette, un vieil air de blues dans les écouteurs de son baladeur et un flacon de Jack Daniel's glissé dans la poche intérieure de sa veste de cuir délavé.

David Clerson

Une brique à valeur de fanal

Christiane Lahaie, *Ces mondes brefs. Pour une géocritique de la nouvelle québécoise contemporaine*, Québec, L'instant même, 2009, 456 p.

CHRISTIANE LAHAIE est professeure titulaire au Département des lettres et communications de l'Université de Sherbrooke. L'ouvrage qui nous occupe ici, massif, rigoureusement documenté, traversé par toutes sortes de références, est un livre de théorie littéraire. Et pas des moindres. Christiane Lahaie est d'autre part auteure de romans et de nouvelles. L'ouvrage qui nous occupe ici, foisonnant, tout en nuances et non dépourvu de doutes, d'interrogations, est un livre de littérature. Enfin